



Revue
HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 10 (2014)

Patrimoine(s) en Équateur :
Politiques culturelles et politiques de conservation

*Un inventaire entre monstration et invisibilisation :
Patrimonialisation et identité nationale dans
El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930.*

Emmanuelle SINARDET

www.hisal.org | novembre 2014

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Sinardet2014>

Un inventaire entre monstration et invisibilisation :
Patrimonialisation et identité nationale dans
El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930

Emmanuelle Sinardet

L'imposant et luxueux ouvrage collectif dirigé par Gonzalo J. Orellana, *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*¹, publié en 1931, frappe par la volonté de quadriller, en texte et en images, le territoire national, afin d'établir le recensement détaillé des héritages censés définir la Nation Équateur après un siècle de vie indépendante. Les collaborateurs de cette superbe anthologie, tous des intellectuels établis et des acteurs politiques aux échelons locaux et nationaux, se livrent en réalité à la définition de ce qu'est — ou plus exactement de ce que doit être — le patrimoine culturel national, même si ce terme n'est jamais formulé comme tel. Ils entendent contribuer à la construction d'une identité nationale, sur la base du portrait d'un génie équatorien fixé et incarné dans ce l'on peut qualifier ici de « monument de papier »². Leur démarche de patrimonialisation illustre bien ces « désirs d'identité à l'origine du patrimoine »³.

Les relations entre patrimonialisation et équatorianité y reposent en effet sur un jeu habile et bien compris de sélection, monstration⁴, invisibilisation⁵ et réélaboration

· Université Paris Ouest Nanterre – La Défense, CRIIA (EA 369) - Centre d'Études Équatoriennes.

¹ Gonzalo J. ORELLANA (éd.), *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, Quito, Escuela Tipográfica Salesiana, 1931, deux tomes. Les références sont données après chaque citation ; elles indiquent la page et le tome.

² Nous empruntons cette expression à Françoise MARTINEZ, *Fêter la nation, Bolivie et Mexique pendant leur premier siècle de vie indépendante (1810-1925)*, Étude inédite de l'Habilitation à diriger des Recherches, soutenue le 21 septembre 2013, Université Diderot-Paris 7, p. 153.

³ Catherine BERNIE-BOISSARD *et al.* (éd.), *Patrimoine et désirs d'identité*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 10.

⁴ Voir Françoise MARTINEZ, *op. cit.*, p. 155, qui emprunte la notion à Jean-Luc BONNIOL et Maryline CRIVELLO (éd.), *Façonner le passé. Représentations et cultures de l'histoire, XVI-XXI^e*, Université de Provence, 2004.

⁵ Cette notion est longuement analysée dans le cas des Afrodescendants du Mexique par Sébastien LEFEVRE, dans *Afro-mexicains : les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique*,

d'éléments du passé et du présent, pour façonner un bien culturel commun qui est projeté dans un avenir idéalisé, conçu en termes performatifs : celui d'un Équateur du progrès, digne de figurer dans le concert des nations dites modernes. Ce faisant, la définition du patrimoine national à l'œuvre s'efforce de créer « ce lien identificatoire, émotionnel et intellectuel à la fois, constitutif de la conscience que l'on a de soi-même, qui fait inclure tant ceux-ci que ceux-là dans un « nous » élargi composé, d'une part, de contemporains avec lesquels on partage un nom, une langue, un territoire, un patrimoine, un ensemble de symboles, un passé, un avenir, et, d'autre part, des générations passées et futures »⁶.

El Ecuador en cien años de independencia, parce qu'il revient en 1930 sur des héritages pour les fixer et les transmettre, éclaire les préoccupations du présent. Les auteurs apparaissent comme littéralement obsédés par les notions de progrès, de civilisation et de développement, notions qui structurent les champs lexicaux de tous les articles, sans exception. Il conviendra ainsi de comprendre comment se construit un paradigme d'interprétation de la réalité nationale selon une opposition systématique entre progrès et retard, civilisation et barbarie. Ce qui est sélectionné, retenu et montré relève du progrès et de la civilisation, alors que ce qui est associé à des formes de barbarie est invisibilisé. La monstration des éléments jugés valorisants vise alors à donner de la « consistance »⁷ à l'équatorianité que les auteurs tentent de définir, car elle permet de fonder l'identité sur « quelque chose qu'ils puissent s'approprier et auquel ils puissent donner un sens particulier »⁸. La culture nationale ainsi façonnée « n'aura de vertu qualifiante que s'il lui est conféré une valeur ; il faut qu'elle puisse prendre place à côté d'autres valeurs culturelles reconnues »⁹, en l'occurrence celles du progrès et de la modernité.

Cette construction identitaire, sur la base d'une monstration/invisibilisation qui relève du travestissement de la réalité équatorienne en 1930, repose sur la patrimonialisation. Cette démarche n'est pas innocente : le patrimoine fonctionne comme un « opérateur » selon Alain Morel. En effet, le patrimoine inscrit dans la durée

la danse et l'oralité, Thèse de doctorat sous la direction du Professeur Françoise Aubès, soutenue le 9 novembre 2013, Université Paris Ouest Nanterre - La Défense. L'auteur y observe la tension entre visible (présence afro-mexicaine bien réelle, physique et culturelle) et invisible (non reconnaissance voire ignorance de cette présence), tension que nous reformulons ici en termes de monstration et invisibilisation.

⁶ Krzysztof POMIAN, « Patrimoine et identité nationale », *Le Débat*, n° 159, mars-avril 2010, en ligne, consulté le 2 novembre 2013, DOI : 10.3917/deba.159.0045

⁷ Expression de G. Barbichon citée par Alain MOREL, « Identité et patrimoine », *Civilisations*, n° 42-2, 1993, en ligne, mis en ligne le 30 décembre 1996, consulté le 3 novembre 2013, <http://civilisations.revues.org/2296> ; DOI : 10.4000/civilisations.2296

⁸ Alain MOREL, *op. cit.*, en ligne.

⁹ *Idem.*

des éléments instables, impalpables ou menacés à terme de disparition, pour valoriser leur dimension historique. Ce faisant, il les ancre dans une continuité qui devient aussi une forme de filiation spirituelle, créatrice de ce lien « constitutif de la conscience que l'on a de soi-même »¹⁰. Nous tenterons ainsi de cerner comment la patrimonialisation confère valeur et honneur au présent par le recours-détour au passé, un passé lui-même reconstruit.

Le patrimoine comme « opérateur » projette également dans l'avenir, en termes performatifs, le projet et l'idéal de construction nationale défendus par les auteurs de *El Ecuador en cien años de independencia*. Car le patrimoine est édifié à l'attention de générations futures. Il est donc à même de renforcer le lien identificatoire intergénérationnel, comme le souligne Pomian : « [Le patrimoine culturel] extériorise et rend visibles les liens qui nous unissent, d'une part, [aux générations] qui nous ont précédés et, d'autre part, à celles qui suivront – liens qui ne se réduisent ni à une succession dans le temps ni à une simple filiation génétique, mais sont fondés sur une communauté de valeurs et de significations »¹¹. *El Ecuador en cien años de independencia* se présente bien comme un « monument de papier » en ce sens qu'il opère la patrimonialisation des éléments visibilisant ces liens.

1. L'édification d'un « monument de papier »

Le Centenaire, de la commémoration à l'exhibition d'un héritage culturel

La production de luxueux ouvrages pour commémorer le Centenaire de l'Indépendance est un phénomène généralisé au début du 20^e siècle en Amérique latine : on les trouve au Mexique, en Bolivie, en Uruguay, en Argentine, au Chili, au Pérou, mais aussi dans toute l'Amérique centrale¹². *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* s'inscrit à bien des égards dans ce que nous pourrions définir comme un genre commémoratif latino-américain. Il partage avec ses avatars latino-américains le soin remarquable apporté à la confection de l'ouvrage, les efforts financiers engagés, mais aussi un rapport parfois ambigu avec les dates à célébrer.

Le choix de célébrer la date de 1830 comme référent de l'Indépendance n'est ici jamais expliqué ni justifié. Or, cette date ne va pas de soi : en Équateur, comme dans les différents pays du sous-continent, l'Indépendance est l'aboutissement d'un long processus. Le premier cri d'indépendance est lancé à Quito en août 1809, alors que la naissance de la République de l'Équateur ne se produit qu'en 1830. La date à retenir pourrait être — comme cela a été le cas des commémorations du Bicentenaire, en 2009

¹⁰ Krzysztof POMIAN, *op. cit.*, en ligne.

¹¹ *Idem.*

¹² Françoise MARTINEZ, *op. cit.*, p. 153.

– l’année 1809. Pourtant, cette question est éludée, comme si moins importait, en définitive, la date à commémorer que le *fait* de commémorer. Il existe, pour reprendre l’expression de Françoise Martinez dans le cas mexicain, une « confusion volontaire »¹³ entre les dates clé du processus indépendantiste. Il est d’ailleurs frappant de constater que notre ouvrage commémoratif ne narre aucune des manifestations organisées à l’occasion du Centenaire, lesquelles ont pourtant été nombreuses dans le pays et ont donné lieu à l’exaltation patriotique d’une histoire présentée comme celle d’une communauté nationale unie. Plus généralement, les étapes vers l’Indépendance, si elles sont recensées, occupent une place somme toute restreinte dans l’espace textuel tout au long de l’ouvrage.

Ce qui peut sembler de prime abord surprenant dans une démarche commémorative ne l’est plus à la lumière des objectifs visés par les auteurs, objectifs que partagent les autres « monuments de papier » du sous-continent à l’occasion de la célébration du Centenaire : léguer pour les générations futures un support concret et matériel de la mémoire nationale, une mémoire que les stratégies de monstration orientent et fabriquent. Ce n’est jamais la nation dans sa réalité complexe et parfois triviale qui est ici donnée à voir, mais un idéal à atteindre, que les futures générations sont appelées à réaliser. Nous voyons d’emblée, dans l’espace commémoratif que prétend occuper l’ouvrage, s’articuler identité nationale et patrimoine : la commémoration autorise les stratégies d’affirmation d’une nation présentée comme désormais unie, malgré les troubles de l’histoire et parce qu’elle est parvenue à les surmonter, d’une part, et rassemblée autour d’un héritage commun et partagé par tous, d’autre part.

Concrètement, la commémoration représente le point de départ et même, dans le cas qui nous intéresse, un prétexte à d’une forme d’inventaire des legs du passé et des héritages constitutifs d’un patrimoine national. Dans *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, le patrimoine est progressivement construit par le biais de la sélection d’éléments jugés représentatifs mais aussi – et surtout – valorisants. C’est en ce sens que la mise en scène du patrimoine dans le cadre commémoratif sert des fins de monstration. Comme le souligne Françoise Martinez, elle s’inscrit dans une stratégie éminemment idéologique, au service du projet des élites qui fabriquent l’ouvrage.

La patrimonialisation implique également l’exhibition des traces de l’histoire au préalable sélectionnées. *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, « monument de papier », est le support physique de cette exhibition. Lui-même objet patrimonial, appelé à durer et à faire trace, il remplit un triple objectif didactique : « la volonté de diffuser une image positive à l’extérieur, la recherche du développement

¹³ *Idem.*

d'un sentiment patriotique à l'intérieur et, dans un souci diachronique de plus long terme, un souci pédagogique de transmission aux futures générations »¹⁴.

C'est donc aussi comme « sémiophore »¹⁵ que l'ouvrage peut être envisagé. En effet, il est lui même un objet dont l'utilité est principalement symbolique, porteur des significations qui intéressent la société qui le produit en 1930. De plus, il rend visible un ordre du temps qui est celui du progrès en marche, pour façonner le seul futur possible pour l'Équateur, un futur inéluctable qui fonctionnerait comme un destin : la réalisation de la civilisation.

Patrimonialiser « d'en haut »

El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930 s'inscrit également dans la production latino-américaine de « monuments de papier » du Centenaire, en ce sens que les acteurs et auteurs de l'édition appartiennent à une élite qui entend contrôler « d'en haut » le message didactique diffusé. La monstration à l'œuvre est celle de « sémiophores » de la modernité conformes à un idéal de nation qui est doit lui-même être pérennisé et légué. L'enjeu est tel en 1930 qu'une élite intellectuelle et sociale est disposée à s'investir personnellement pour établir les référents et normes constitutifs de ce que doit être le patrimoine culturel national.

Issus de toute la République, les artisans du projet éditorial sont des intellectuels établis et des hommes politiques de premier plan, de toute tendance politique. Nous reconnaitrons parmi eux plusieurs figures incontournables de la première moitié du 20^e siècle : Honorato Vásquez, Remigio Crespo Toral, Celiano Monge, Julio Tobar Donoso ou Isaac J. Barrera, pour n'en citer que quelques-unes. Si les noms de 18 contributeurs sont mentionnés, ces derniers ont en outre travaillé en collaboration avec une série d'auteurs anonymes qui leur ont fourni données, informations et illustrations.

Pour prendre la mesure de l'importance qu'occupent ces contributeurs dans le paysage culturel et politique de 1930, rappelons que Gonzalo Orellana, promoteur et éditeur de l'ouvrage, est un journaliste libéral influent, également député de Cañar. Honorato Vásquez, avocat de Cuenca, diplomate, député, *Subsecretario del Interior y Relaciones Exteriores* sous le gouvernement de José María Plácido Caamaño puis ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères sous le gouvernement de Luis Cordero, est un conservateur qui s'est également illustré en tant que représentant de la délégation équatorienne chargée de défendre les revendications territoriales nationales face au Pérou, dans le différend frontalier qui oppose les deux pays. Il a rédigé à ce titre de nombreux rapports et essais sur le sujet : *Memoria histórico-jurídico sobre los límites ecuatoriano-peruanos, Itinerario de litigio de límites entre Ecuador y Perú*,

¹⁴ *Ibidem*, p. 172.

¹⁵ Krzysztof POMIAN, *op. cit.*, en ligne.

Contramemorándum al Memorándum Final del Perú, Exposición ante S.M. Don Alfonso XIII en la demanda de la República del Ecuador contra la del Perú sobre límites territoriales ou *El epílogo peruano*, entre autres. Il se présente également comme un homme de lettres, auteur de plusieurs recueils de poèmes, et un linguiste, auteur d'essais de grammaire espagnole. Le Quiténien Julio Tobar Donoso, juriste et diplomate de renom, est aussi historien et membre de l'Académie nationale d'histoire, homme de lettres et membre de l'Académie équatorienne de la langue. Il défend par ailleurs les intérêts des conservateurs et de l'Église dans les années trente, publiant dans de nombreux journaux, et deviendra ministre des Affaires étrangères sous les présidences de Manuel María Borrero, d'Aurelio Mosquera Narváez, d'Andrés Córdova et de Carlos Arroyo del Río. Pour sa part, Isaac J. Barrera, originaire d'Otavalo, est journaliste, écrivain, historien, membre de plusieurs sociétés savantes, *Secretario de la Dirección de Obras Públicas* en 1912, puis député et sénateur. De même, Celiano Monge, libéral originaire d'Ambato, se veut historien, journaliste, écrivain ; il est également membre de plusieurs sociétés savantes, dont l'Académie nationale d'histoire, et député du Tungurahua, *ministro del Tribunal de Cuentas* et conseiller d'État. Enfin, l'Allemand Max Uhle, le seul contributeur étranger, est un archéologue prestigieux, internationalement reconnu comme spécialiste des civilisations précolombiennes andines. Force est de le constater, malgré des positions politiques différentes, les contributeurs sont tous des figures de la vie culturelle et politique nationale en 1930.

Ils sont également les représentants d'une élite économique capable de mobiliser les fonds nécessaires à la confection et à la publication d'un « monument de papier » fort coûteux. Car *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* présente l'originalité, par rapport aux volumes commémoratifs latino-américains du Centenaire, d'être le fruit d'une initiative privée, financée grâce à la contribution de généreux donateurs qui ont répondu favorablement aux sollicitations de ces figures prestigieuses de la vie publique nationale. La présence de nombreuses publicités à la fin du tome 2 atteste des efforts financiers engagés et de la proximité entre élite intellectuelle, élite politique et élite économique. Parmi les entreprises mentionnées, se trouvent les banques privées du pays, notamment *Banco del Ecuador*, *Banco de Abasto* et *Banco del Pichincha*. Cette dernière assure d'ailleurs sa promotion en termes patriotiques et se présente comme un moteur du progrès et du développement national : « Ha contribuido eficazmente para el progreso económico del país, merced a su apoyo se realizó la obra del ferrocarril Quito-Esmaldas y, al amparo, del Banco de Pichincha, se fundaron las demás instituciones de Crédito de la Capital de la República » (p. II, t. 2). Parmi ce qu'il est convenu d'appeler des sponsors, se distinguent les entreprises dont les activités sont orientées vers le commerce international et intégrées au marché mondial : dans les transports transatlantiques à l'instar de la *Compañía Alemana de Agencias C. A.*, « Agencia general para el Ecuador de las Compañías de vapores » (p. IV, t. 2), dans les activités d'import-export comme la société *Ultramares Ecuador Trading Company S.A.*,

« exportadores, importadores, comisionistas, representantes de casas y fabricas en los EE. UU. y Europa » (p. V, t. 2), dans la production et l'exportation de matières premières agricoles – riz, café, coton ou laine – comme la *Compañía Anónima « La Fama »*, ou en tant qu'importateur comme *G. L. Chanange*, « représentante de las importantes fábricas » (p. VII, t. 2) d'appareils électriques, de produits pharmaceutiques, de ciments ou de camions européens et américains. Enfin, les appuis économiques à l'ambitieux « monument de papier » proviennent également d'une industrie naissante à Quito et à Guayaquil, des secteurs textiles et des fabricants de biens de consommation courante, notamment de cigarettes, allumettes, bière, aliments et ciment.

L'initiative inédite de cette élite lancée dans l'édification d'un « monument de papier » à la gloire de la Nation Équateur prend sens dans le contexte de crise profonde que traverse le pays en 1930. Le modèle agro-exportateur qui a prévalu depuis le dernier tiers du 19^e siècle est remis en cause avec la crise des exportations de cacao dans les années 1910, ressource sur laquelle reposait le modèle national de développement. Le pays se voit alors incapable de trouver sa place sur le marché mondial¹⁶ ; d'où une crise du pouvoir libéral, en place depuis 1895, que renverse le putsch de jeunes officiers de l'armée, le 9 juillet 1925, connu comme la « Révolution julienne ». Une des premières mesures du gouvernement de transition, qui entend moderniser les institutions, démocratiser la vie politique et restaurer les équilibres du budget national, est d'engager l'expert monétaire nord-américain Edwin Kemmerer pour réformer le système financier. En 1927, le projet de Loi Organique de la Banque Centrale de l'Équateur est approuvé et autorise la création de multiples organismes de contrôle dépendant de l'État, qui intensifie son action dans la vie économique nationale : la *Superintendencia de Bancos*, la *Dirección General de Aduanas*, la *Contraloría General de la República*, la *Asesoría del Banco Central del Ecuador*, la *Dirección General del Presupuesto*, la *Dirección General del Tesoro*, la *Dirección de Ingresos*, la *Dirección General de Obras Públicas*, la *Dirección General de Estancos*, la *Dirección General de la Armada*. Plusieurs de ces institutions, perçues comme les signes de la restauration de la santé économique du pays, sont d'ailleurs présentées dans *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*. Simultanément, une tentative de substitution aux importations¹⁷ est lancée avec la *Ley protectora de industrias nacionales* de novembre 1925, mais les activités promues sont incapables de constituer une base industrielle significative en vue d'un essor diversifié. En outre, ces efforts sont compromis par la grande dépression mondiale dont les premiers impacts en Équateur coïncident avec les commémorations du Centenaire.

¹⁶ Patricio MARTINEZ J., *Guayaquil, Noviembre de 1922, Política oligárquica e insurrección popular*, Quito, CEDIS, 1988, p. 22.

¹⁷ Fabio VILLALOBOS, « El proceso de industrialización hasta los años cincuenta », in Enrique AYALA MORA (ed.), *Nueva Historia del Ecuador*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1990, vol. IV, pp. 71-86.

L'or équatorien commence à fuir, vidant les réserves nationales¹⁸. Le manque de liquidités du pays entraînera une grave crise financière et la faillite de plusieurs banques équatoriennes en 1931. La crise financière, en 1930, révèle la fragilité de l'économie équatorienne et son très fort degré de dépendance¹⁹.

Cette crise aigüe est aussi politique. Le consensus autour de la « Révolution julienne » s'effrite rapidement, car les intérêts des différents groupes ayant appuyé le coup d'État sont divergents voire antagonistes. La « Révolution Julienne » s'achève avec la chute du gouvernement d'Isidro Ayora, après plusieurs manifestations populaires et d'étudiants, sur intervention du pouvoir militaire. Les mouvements de droite tentent de profiter de cette crise politique, de l'affaiblissement de la bourgeoisie agro-exportatrice de la Côte et de l'absence de tout autre groupe capable d'arbitrer les conflits, et créent, à Quito, la *Compactación Obrera Nacional*, mouvement idéologiquement proche du fascisme italien, qui regroupe des paysans et des artisans appauvris et au chômage. La commémoration du Centenaire correspond ainsi à une phase de fragmentation de la vie politique, qui inaugure une décennie d'instabilité gouvernementale, marquée par l'opposition entre élites conservatrices et libérales, elles-mêmes débordées par des mouvements populaires qu'elles ne parviennent plus à canaliser.

Crise économique, crise politique, crise sociale, dans un contexte mondial lui-même bouleversé par le « Jeudi noir », expliquent les nouvelles préoccupations de l'élite en place en 1930, qui considère comme urgentes la modernisation du pays et la restauration de l'ordre. *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* illustre ces préoccupations en peignant une société équatorienne idéale où règnent l'ordre, la paix sociale, la bonne entente politique, mais aussi le dynamisme économique, que doit illustrer la multiplication d'infrastructures collectives de pointe, topique récurrent. En d'autres termes, des pans entiers de la réalité nationale sont invisibilisés : les conflits, les grèves, les soulèvements indiens, le chômage, les faillites sont passés sous silence ; les âpres différends idéologiques sont tus. Seul est montré un Équateur paisible, cultivé, industriel, synonyme de progrès et de modernité, portrait qui doit remplir une fonction performative.

Dans cette perspective, *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* peut être considéré comme une réponse au climat de crise ainsi qu'aux doutes et aux frustrations que partagent les Équatoriens auxquels il s'adresse. Il exalte le génie national, afin d'animer la population d'une passion collective qui resserre les liens de la communauté. À l'invisibilisation du contexte de crise correspond alors la monstration

¹⁸ Eduardo LARREA STACEY, *Las crisis económicas*, Quito, Imp. Fernández, 1940, pp. 157-160.

¹⁹ *Boletín Mensual del Banco central del Ecuador*, Quito, Banco Central, n° 48, Año IV, 1931, p.14.

d'éléments signifiant le progrès et l'union, stratégie qui prend forme, en premier lieu, dans la démarche encyclopédique qu'adopte l'ouvrage.

Un monument encyclopédique

Gonzalo Orellana se lance dans une entreprise inédite en Équateur avec *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*. Les deux tomes en imposent par leur taille et leur longueur, respectivement de 452 et de 349 pages, mais aussi par la richesse des illustrations, nombreuses et luxueuses, qui appuient et complètent le texte. Il relève en effet de la démarche encyclopédique en exposant méthodiquement les éléments et connaissances permettant de dresser un portrait flatteur de la Nation Équateur en 1930. Ce sont d'ailleurs tous les domaines d'un savoir savant qui sont ici convoqués : histoire, mathématiques, géographie, sciences naturelles, linguistique, littérature, journalisme, architecture, anthropologie, musicologie, droit, économie, entre autres. L'ouvrage se livre à un recensement méthodique qui tend à l'exhaustivité en inventoriant tous les éléments physiques mais aussi culturels qui constituent les héritages nationaux. La « Dedicatoria » le rappelle : « [...] cuenta estudios de los mejores valores intelectuales que sirven los intereses de las Ciencias, la Legislación, el Periodismo, la Literatura, la Iglesia, la Instrucción Pública, etc. [...] » Le prologue, pour sa part, regrette certaines lacunes : « la Medicina, la Física, el Teatro, la Imprenta, no han sido revistados, pese a nuestra voluntad y empeño ». Mais il appelle de ses vœux la conduite de travaux ultérieurs pour atteindre l'exhaustivité de ce qui se présente comme une encyclopédie de l'Équateur.

L'objectivité scientifique est revendiquée ; l'éditeur se défend de toute attache partisane et en appelle à la rigueur intellectuelle des illustres collaborateurs dès le prologue :

Y con la fe puesta en lo alto, el concepto generoso siempre y el anhelo de presentar una obra eminentemente nacional, no abanderizada a Partidos políticos de ninguna clase, hemos trabajado este libro, contando para ello con la colaboración de eminentes miembros de las Academias nacionales y de otros de la verdadera intelectualidad de la República.

Les soucis d'exhaustivité et de rigueur résultent de l'ambition de léguer cette somme de connaissances aux générations futures, revendiquée dans la « Dedicatoria ». L'ouvrage est monumental non seulement en raison de sa dimension encyclopédique mais parce qu'il se conçoit lui-même comme un monument. Il se veut un objet matériel destiné à perpétuer la mémoire collective ; il entend laisser trace physique, tangible et durable, de l'Équateur de 1930 aux lecteurs du futur. C'est pourquoi son intention, comme le rappelle le prologue, est de « [...] resum[ir] la evolución nacional centenaria de las diversas actividades de cuantos nos cobijamos con el sagrado Iris de la República ».

L'ensemble peut sembler, de prime abord, hétéroclite²⁰ : d'article en article et sans transition, la géologie avoisine le portrait des forces armées ; l'organisation des partis politiques, les sciences physiques et naturelles ; les relations diplomatiques, les activités touristiques. Ce serait oublier la stratégie de monstration sous-jacente ; le kaléidoscope qui en résulte nourrit la représentation de l'Équateur comme acteur de la modernité et, partant, comme membre du concert des nations. Ordre, démocratie, savoirs, culture, tels sont les traits constitutifs du génie national, une personnalité collective stable dans le temps et naturellement portée vers la paix et le progrès.

Les habitants, amateurs des arts et des lettres, y sont toujours paisibles et l'Équateur, pays d'un « éternel printemps » pour reprendre une expression martelée au long de l'ouvrage, se présente comme un espace où il fait bon vivre, représentations que renforce, par exemple, l'article « El Ecuador país de turismo y de convalecencia ». Les Équatoriens sont aussi de dynamiques agents économiques. Le dernier chapitre du tome 1, consacré à l'économie nationale, énumère banques, services publics, activités agricoles, routes et chemins de fer, preuves, là encore, que le pays se trouve sur la voie du progrès. Même l'article « Deportes. Estado del Ecuador deportista » sert le portrait élogieux d'une nation paisible, dynamique et moderne : les Équatoriens, à en croire l'auteur, seraient nombreux à se consacrer au sport. Ils sont non seulement actifs et sains, mais d'un esprit toujours enthousiaste et *fair play*. Les photographies montrent des hommes vigoureux et élégants dans leur tenue de cycliste (« Asociación ciclista de Quito », p. 451, t. 1). Ces sportifs, qui représentent en réalité une infime minorité de privilégiés, sont posés comme représentatifs de la majorité grâce au jeu constant des généralisations. L'article prétend en effet traiter de l'Équateur en général : « En el Ecuador están bastante difundidos muchos deportes, y se los practica con entusiasmo y asiduidad » (p. 450, t. 1). Les Équatoriens s'adonneraient ainsi régulièrement au tennis, à l'athlétisme, au football, au polo, au cyclisme, notamment. Même si l'auteur de l'article déplore un appui trop timide de l'État en faveur du développement des sports, il se félicite de l'organisation d'institutions publiques efficaces, promesse de politiques fructueuses dans un avenir proche. Ces dernières n'ont d'ailleurs rien à envier aux autres pays : « [...] Tiene las organizaciones modelos, como las de Francia, Suiza, Checoslovaquia, Italia, Argentina, Chile, México, Perú, Uruguay » (p. 451, t. 1). Force est de le constater, même la description d'un Équateur sportif permet de montrer que le pays n'est pas une simple périphérie face à des centres européens et américains qui le

²⁰ La première partie du tome 1 rassemble les articles suivants : « Desarrollo de la Prehistoria en los primeros cien años de la República », « Resumen histórico del Ecuador de 1830-1930 », « Partidos políticos organizados », « Cartas políticas. Legislación. Reformas sucesivas », « Las ciencias físicas y naturales », « Breves datos para el estudio geológico de algunos volcanes del Ecuador », « Bibliografía de la Geología del Ecuador », « El Ecuador país de turismo y de convalecencia », « Reseña diplomática centenaria », « La Sociedad Bolivariana », « El H. Cuerpo Diplomático residente en 1930 », « Las relaciones con el Extranjero », « Ejército y Marina del Ecuador », « La Escuela Militar de Quito en los cien años de República ».

marginaliseraient ; au contraire, il appartiendrait au centre, celui des pays qui comptent et qui importent²¹.

À en croire *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, l'Équateur serait une nation unie et homogène, urbanisée et policée, sur la voie du progrès. La stratégie de monstration/invisibilisation s'inscrit là dans une tradition de la lecture de la réalité nationale qui oppose les paradigmes civilisation et barbarie depuis le 19^e siècle. L'ouvrage montre un héritage commun qui est un patrimoine culturel compris au sens large, valeurs morales incluses, situé du côté du pôle de la civilisation. Cet héritage culturel est défini et élaboré par rapport à son contraire, invisibilisé, le pôle d'une barbarie américaine qui est un univers culturel primaire du désordre, des instincts, de l'ignorance. Cette opposition civilisation-barbarie, en 1930, réactive une représentation positiviste de la société – dont l'œuvre de l'Argentin Sarmiento, *Facundo*²², en 1845, est déjà une manifestation littéraire et idéologique –, largement véhiculée par les libéraux depuis la fin du 19^e siècle en Équateur. Elle préside ici à l'élaboration d'un patrimoine national qui est un patrimoine historique, naturel, culturel, mais aussi moral de l'équatorianité. L'équatorianité y devient « un produit labellisé patrimoine, propre à participer à la promotion de la collectivité, qui en [...] légitime le détenteur »²³.

2. Un patrimoine légué aux générations futures

La démarche de patrimonialisation repose sur un travail de classification et de sélection qui définit un héritage comme un bien commun. Les informations qu'accumule *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* façonnent à bien des égards un patrimoine national. Soulignons d'emblée le recours systématique à la première personne du pluriel et aux possessifs *nuestro/nuestra* ; ils signifient le partage du bien par la communauté : « nuestra historia », « nuestra literatura », mais aussi « nuestro oriente, patrimonio ecuatoriano tan glorioso como valioso y bello » (p. 151, t. 2), « nuestras instituciones sociales » (p. 261, t. 1) et même « nuestro indio », dans l'ensemble de l'ouvrage. Les informations ainsi formulées contribuent à dessiner ces liens invisibles du « nous » national, « ce lien identificatoire, émotionnel et intellectuel à la fois, constitutif de la conscience que l'on a de soi-même [...] »²⁴.

En outre, comme le patrimoine, les informations véhiculées par l'ouvrage ont l'intérêt d'être singulières, d'être attachées à un lieu précis « et donc de se prêter facilement à une identification emblématique »²⁵. De même, elles sont inscrites « dans

²¹ Je reprends ici le couple centre/périphérie théorisé par Alain REYNAUD dans son essai *Société, Espace et Justice*, Paris, PUF, 1981.

²² Domingo SARMIENTO, *Facundo o civilización y barbarie*, Madrid, Ed. Cátedra, 1989.

²³ Alain MOREL, *op. cit.*, en ligne.

²⁴ Krzysztof POMIAN, *op. cit.*, en ligne.

²⁵ Alain MOREL, *op. cit.*, en ligne.

un plus ou moins lointain passé sinon dans l'Histoire »; elles confèrent « par association sémantique une valeur à ce qu'[elles] désign[ent] », « [elles] distingu[ent] »²⁶. Elles renvoient en outre à toute une série de « référents en nombre illimité »²⁷ qui peuvent faire sens pour le plus grand nombre, non seulement équatorien mais étranger. À ce titre, Alain Morel souligne que le patrimoine présente aussi l'intérêt d'être un produit culturel consommable, tant en interne que par des étrangers. Notre ouvrage ne manque d'ailleurs jamais de rappeler que la richesse du patrimoine architectural et que la beauté du patrimoine naturel, particulièrement les paysages, plages, sources thermales, font l'admiration du monde entier et sont les promesses d'un tourisme soutenu. Toutes ces informations distinguent, valorisent et, partant, parent d'une reconnaissance sociale des éléments qui entrent alors dans une mémoire collective équatorienne.

Patrimoine matériel : nature et architectures

La sélection des informations fait la part belle à un patrimoine naturel présenté comme une richesse inestimable. L'espace textuel accorde une importance primordiale aux notions spatiales. Ainsi, si le tome 1 développe d'abord une approche historique dans un très long article consacré au « Resumen histórico del Ecuador de 1830-1930 », il propose aussitôt une approche géographique du pays, qui répertorie avec minutie un patrimoine naturel riche et varié. Fleuves, volcans, sommets, sous-sols, faune, flore, climats, rien n'échappe à l'effort d'inventaire qui embrasse tous les champs des sciences naturelles, de la botanique à la géologie.

Ce patrimoine naturel est toujours dépeint en termes superlatifs qui insistent sur sa beauté et sa variété, mais aussi sur son unicité. « [El turista] [...] queda admirado ante la contemplación de hermosuras naturales y agrestes que difícilmente se encuentran en ningún otro lugar del globo » (p. 220, t. 1) scande l'ouvrage, pour associer le patrimoine naturel à un Équateur qui serait universellement connu et reconnu. La beauté de cette nature est un topique récurrent, que cet exemple, parmi bien d'autres, illustre :

Se podría decir que el más alto y bello escenario de la vida universal se desarrolla en el Ecuador, donde palpita el corazón del mundo y en el que inmensas arterias de energía vivificante se entrelazan a grandes trechos por mediante de nueve nudos desprendidos de las dos cordilleras, desde el Cajanuma, en Loja, hasta el Huaca, en el Carchi, en extensión aproximada de 1.500 kilómetros de sur a norte, que dejan otros tantos valles cubiertos de lozana y permanente vegetación, interrumpido a trechos por torrentes de deshielos y bajo un cielo de azul etéreo más límpido y diáfano que es dado contemplar. (p. 235, t. 1)

En raison même de son patrimoine naturel exceptionnel, l'Équateur est dépeint comme un centre sur lequel les regards étrangers se portent. Il est, par exemple, un centre mondial en termes de sciences, comme en témoignent l'invocation des travaux de

²⁶ *Idem.*

²⁷ *Idem.*

La Condamine, Humboldt, Bompland, Darwin, pour ne citer que quelques-uns. L'Équateur est même explicitement posé comme un « centro de estudios astronómicos » (p. 193, t. 1) sans équivalent. Pour sa part, l'article « Breves datos para el estudio geológico de algunos volcanes del Ecuador », qui reproduit les notes scientifiques de Wilhelm Reiss (1838-1908), géologue allemand, se referme sur une bibliographie de la géologie de l'Équateur, en espagnol mais surtout en anglais et en allemand. On peine à croire que le lecteur, équatorien comme étranger, soit à même de comprendre ces ouvrages pointus ; mais ce qui importe est, en réalité, leur fixation dans l'espace textuel et leur exhibition, telle une bibliothèque prestigieuse qui hisserait le pays au sommet de la culture scientifique. Car le patrimoine naturel décrit permet de représenter l'Équateur comme une nation des sciences et des savoirs. Les articles « El territorio de la República como campo científico » et « Las ciencias físicas y naturales en la República del Ecuador » martèlent l'idée selon laquelle « en toda época despertó gran interés el territorio de la República del Ecuador entre los hombres de ciencia y en las academias u otras instituciones científicas » (p. 189, t. 1).

Évidemment, la richesse du patrimoine naturel est présentée comme une promesse d'avenir radieux en termes économiques. La faune, les fleuves, le sous-sol, sont autant de potentiels à exploiter. Et c'est toujours dans une perspective performative, celle d'une nation bientôt prospère, que sont recensés et montrés les éléments géographiques, géologiques ou climatologiques.

L'énumération de ces richesses doit exalter le patriotisme des Équatoriens. Mais la nature patrimonialisée, reconstruite et réinventée, est également destinée à un usage externe : « il s'agit de donner pour un autre non défini, et non pour la société d'interconnaissance, une image de la collectivité appréciée selon les valeurs de la société dominante [...] »²⁸. D'où la mise en scène des regards — supposés — admiratifs du touriste, du curiste, du scientifique, du commerçant étrangers dans les descriptions proposées²⁹.

La constitution d'un patrimoine matériel repose également sur le recensement de l'héritage architectural, notamment religieux. L'héritage colonial fait ainsi de Quito « una de las ciudades más hermosas, pintorescas y atractivas del Continente Sudamericano » et une « joya para el arte Sudamericano » (p. 223, t. 1). Des photographies fort nombreuses accompagnent ces descriptions aux accents lyriques

²⁸ *Idem.*

²⁹ Ainsi peut-on lire : « El turista que se resuelva a visitar el Ecuador encontrará en él un país de una incomparable hermosura y belleza natural, de extraordinaria riqueza agrícola y minera, con un clima delicioso, que hace que sea considerado como uno de los mejores del mundo, con una situación intelectual, moral y social muy ventajosa, la misma que diariamente va mejorando, debido a la evolución cultural que hoy más que en ninguna época se observa entre los habitantes del Ecuador. » (p. 233, t. 1)

pour montrer la splendeur de ces monuments et édifices : le pays est dépeint comme un musée à ciel ouvert.

Il est également remarquable que des édifices récents occupent un espace important dans la description du patrimoine architectural. Ces derniers permettent de montrer des centres urbains modernes, propres, policés, élégants, qui n'ont rien à envier aux capitales mondiales. Les nombreuses illustrations l'attestent encore : pour Quito, l'observatoire astronomique, le Musée national, le Théâtre Sucre, la Bibliothèque nationale, la rue Maldonado et son tramway, la prison modèle, le nouvel hôpital civil, l'École des arts et métiers, entre autres. Et cette stratégie de monstration est déclinée pour toutes les capitales régionales³⁰.

À la mise en texte et en images des édifices coloniaux, des lieux culturels (théâtres, musées, universités, collèges), des signes de la modernité (tramway, train, parcs, jardins, éclairage public) s'ajoutent les infrastructures collectives liées à l'hygiène, valeur érigée en synonyme même du progrès. De Quito, il est montré « su aspecto de aseo y de higiene rigurosas » (p. 223, t. 1), propos que renforcent la photographie des pompes au cœur du système d'alimentation en eau potable de la ville, présentées comme des prouesses techniques (« Bombas absorbentes e impelentes de "El Sena" que elevan el agua al tanque del Panecillo en una altura de 90 metros, a 80 litros por segundo, para el servicio de la sección oriental de la ciudad. Grupo de cinco bombas », p. 298, t. 1), la photographie d'une piscine flambant neuve (« Gran piscina pública de Yavirac, construida por el I. Consejo Municipal », p. 299, t. 1), celle de toilettes publiques impeccables (« Tipo de fachada de uno de los edificios de servicio sanitario municipal que comprende W.C., lavabos y sanitarios », p. 301, t. 1) ou encore celle de lavoirs publics immenses et fonctionnels (« Tipos de lavanderías públicas municipales, que tienen hasta 60 puestos, con tanque independiente cada uno, W. C., baños calientes y fríos, etc., etc. », p. 303, t. 1).

La monstration de ces différents éléments permet d'associer l'Équateur à la Suisse, dont il serait le jumeau américain : ils sont tous deux petits par la taille, mais grands en termes de richesse naturelle, de culture et d'hygiène, ce que signifient les montagnes, les lacs, les édifices élégants, un climat sain, les universités et les collèges, les parcs et jardins soignés, les infrastructures modernes d'eau potable ou les toilettes publiques. Évidemment, ce n'est qu'au prix de l'invisibilisation d'une réalité non conforme à ce portrait que peut fonctionner la (dé)monstration. La situation sociale calamiteuse, les

³⁰ La présentation de Guayaquil, par exemple, s'ouvre sur : « Puerto el más hermoso del Pacífico, por sus excepcionales características que le concede una vegetación eternamente florida y su caudaloso río de atrayente mansedumbre, que, formando un marco de peregrina belleza, presentan en el fondo la perspectiva de una metrópoli moderna, con edificios suntuosos de tres a cuatro pisos, palacios fiscales y municipales, museos y teatros de regia arquitectura, toda clase de servicios públicos en el orden higiénico y sanitario, templos y cúpulas de inaudita elevación, avenidas asfaltadas por donde cursa una población abundantísima, presa de actividad y trabajo. » (p. 305, t. 1)

habitats misérables, les maladies et les épidémies, la faim endémique des secteurs populaires, leur accès difficile à l'éducation primaire, sont autant d'éléments passés sous silence. L'ouvrage peut alors prétendre que Guayaquil est un grand centre culturel : les établissements d'enseignement, longuement énumérés, « [...] reparten profusamente la cultura en todas las capas sociales y destruyen el analfabetismo que en Guayaquil llega a una proporción insignificante » (p. 234, t. 1). Nous touchons là au discours performatif, tant la réalité — cachée — de l'analphabétisme et de l'abandon culturel de la majorité de la population de la ville portuaire, en 1930, vient démentir cette affirmation.

Patrimoine immatériel : arts et culture

L'ouvrage dessine également un patrimoine que l'on qualifiera d'immatériel. Il relève d'un héritage culturel qui rassemble la musique, la langue, la littérature, les mathématiques, mais aussi des institutions comme l'Instruction publique, l'Armée, les sociétés savantes et toutes les entités administratives et culturelles bénéfiques à la formation de l'équatorianité.

La langue est posée comme un élément du patrimoine immatériel national dans « El Idioma Castellano en el Ecuador » et « La lengua española. Dialectología ecuatoriana ». Notons qu'aucun des deux articles n'aborde, même succinctement, la réalité multiculturelle et plurilingue du pays. Les langues dites autochtones sont invisibilisées ; tout se passe comme si les Équatoriens parlaient tous et uniquement le castillan, un castillan de haute tenue et conforme aux canons classiques qui plus est, comme « El Idioma Castellano en el Ecuador » s'emploie à le démontrer, étude linguistique à l'appui. Le castillan d'Équateur serait aussi digne — pour résumer en termes de valeur la (dé)monstration de l'auteur — que le castillan d'Espagne. Pour sa part, l'article « La lengua española. Dialectología ecuatoriana », qui observe les équatorianismes de ce castillan « pur », les présente comme de simples formes dialectales, d'une part, que les éléments indiens n'auraient jamais influencés, d'autre part :

[...] Nada han tenido que hacer en el desenvolvimiento del castellano en el Ecuador las influencias glóticas del pueblo conquistado, ni mucho menos la climatérica. [...] Repito, las diferencias dialécticas, profundas y bien marcadas en las dos regiones civilizadas del Ecuador, Costa y Sierra, son de carácter genuinamente español. (p. 33-34, t. 2)

Le patrimoine linguistique national est ainsi délivré de tout éventuel stigmate de barbarie américaine, pour s'ancrer dans le pôle de la civilisation, celle d'une culture savante et académique.

Les lettres équatoriennes, autre facette du patrimoine culturel commun, peuvent alors se distinguer par l'élégance de leur langue et par leur « riqueza y abundancia » à

en croire le titre – programmatique – d’un des articles³¹. Les littératures équatoriennes, quel que soit le genre retenu, connaîtraient en effet une effervescence remarquable, tant les Équatoriens sont amis des arts et des lettres : « Centenares de plumas escriben, casi siempre sin mas propósito que el de satisfacer una exigencia desinteresada del espíritu » (p. 42, t. 2). Simultanément, le recensement historique des grands auteurs permet d’établir une filiation spirituelle des belles lettres, ininterrompue depuis l’Indépendance, et dont les héritiers seraient les auteurs contemporains, parmi lesquels ne manquent pas d’apparaître les contributeurs à l’ouvrage qui nous intéresse, tels Honorato Vásquez, Celiano Monge, Remigio Crespo Toral, Gustavo Lemos, Isaac J. Barrera, notamment. Le lien entre passé, présent et futur est constamment dessiné en termes d’une marche irrésistible du progrès, qui projette l’avenir radieux tout proche : « Mientras tanto puede verse que la cosecha es abundante y prometedora de mejores y más sazonados frutos » (p. 328, t. 2), rappelle l’article « La novela en el Ecuador ». Notons que les avant-gardes ne font l’objet d’aucune analyse et que les noms de grands auteurs comme Humberto Salvador ou Pablo Palacio, aujourd’hui passés à la postérité, sont seulement cités, qui plus est dans un inventaire hétéroclite. De nouveau, ce sont des canons essentiellement classiques et académiques, ceux d’une culture savante, qui président à la monstration.

La patrimonialisation de la musique opère la même démarche, valorisant les œuvres conformes aux référents occidentaux académiques, ceux d’une « grande » musique. Certes, l’auteur traite aussi les musiques indiennes, mais en tant que « Prehistoria » musicale équatorienne : comme le terme même *préhistoire* le signifie, le patrimoine culturel national s’inscrirait avant tout dans l’histoire d’une modernité occidentale. Les origines du patrimoine musical remonteraient principalement à l’arrivée des Espagnols. D’ailleurs, malgré la grandeur du *Reino de Quito*, il ne resterait finalement que peu d’héritages musicaux précolombiens, si ce n’est certains instruments « de barro » (p. 189, t. 2), des gammes et « escalas pentafónicas » (p. 191, t. 2), que l’auteur compare à la musique de l’Antiquité grecque, les ramenant à un passé lointain dont on considère les legs comme des vestiges. S’agissant des musiques indiennes contemporaines, l’ouvrage en souligne la tristesse et la mélancolie, « el modo menor-triste, monótono, lastímero » (p. 192, t. 2), qu’il explique par les paysages et le climat rudes des plateaux andins. La mélancolie musicale étant aussi présentée comme le pendant de l’alcoolisme, il en résulte la représentation d’une « race indienne » en voie de dégénérescence : « esa su irresistible inclinación a las bebidas alcohólicas, que le va conduciendo, rápidamente, a la inevitable degeneración de la raza » (p. 192, t. 2). Les traditions musicales autochtones, disqualifiées, ne sauraient être prises en considération comme éléments du patrimoine musical national.

³¹ « Nuestra literatura contemporánea. De la riqueza y abundancia de ella » (p. 43, t. II).

Dans sa démarche de patrimonialisation, l'ouvrage ne saurait omettre les formes musicales populaires *criollas*. Celles-ci sont en effet recensées avec précision, mais présentées comme des étapes sur la voie du progrès menant à la « grande » musique. Fruits du métissage, elles gagnent, par rapport aux musiques autochtones, « en medios de expresión, como obra de personas que se habían desarrollado en un medio de elevada cultura intelectual y artística » (p. 204, t. 2). Toutefois, elles ne présentent un réel intérêt culturel qu'à partir du 20^e siècle, quand des musiciens formés au Conservatoire – « nuestra gente culta », « artistas de verdad » – se les approprient et les reformulent ; c'est alors qu'elles peuvent « [...] ser elevada[s] a las más encumbradas regiones del género romántico-popular [...] » (p. 245, t. 2), ce qui relègue les musiques indigènes, noires, *criollas* et populaires dans la catégorie des musiques de mauvaise qualité, et leurs musiciens, dans celle des faux artistes.

Simultanément, tout au long des deux tomes, plusieurs institutions sont présentées comme les éléments d'un patrimoine culturel national en raison de leur action bénéfique sur la formation de l'équatorianité. Parmi ces dernières, se trouve l'Église, dont l'action est recensée à travers plusieurs articles : « La Iglesia ecuatoriana », « Nota histórica de la Acción Franciscana », « Fundación de los Padres Franciscanos », « La Orden de la Merced », « Breve reseña de los trabajos de la Compañía de Jesús », « La Provincia dominicana en el Ecuador », « La Congregación de los Padres Redentoristas », notamment. Les édifices légués sont de nouveau l'objet de toutes les attentions, non sans redondance avec les articles portant sur l'architecture des grandes villes du pays, ce qui renforce la monstration d'un patrimoine artistique unique au monde. Mais il s'agit aussi de présenter l'Église comme un acteur de l'histoire du pays et de cerner ses apports à la formation de l'identité nationale, ce qui réaffirme, en creux, que l'histoire nationale ne débute qu'avec la Colonie et l'émergence d'une modernité occidentale, annonciatrice de progrès.

La monstration de l'action civilisatrice des religieux est au cœur de toutes les approches historiques, pour démontrer que « nuestra Historia Eclesiástica, como la de la Iglesia universal, es la historia de la civilización, o sea, del progreso moral, científico y material » (p. 81, t. 2). D'ailleurs, en soulignant que l'Église a contribué à fonder des villes et à les bâtir *ex nihilo*, le texte tend à représenter un avant précolombien « vide » : vide de monuments, de villes, d'une culture digne de ce nom. Les éléments autochtones sont invisibilisés, car présentés comme un passé révolu et qualifié « d'obscur ». L'œuvre civilisatrice de l'Église consiste également en la constitution d'un espace cohérent depuis Quito, d'une matrice du territoire national ; « También el clero secular ha fertilizado, en distintas ocasiones, con sus sudores apostólicos las selvas orientales » (p. 87, t. 2) précise le texte pour montrer les apports des missions sur le Napo et le Maraón dans la formation d'un territoire qui est aussi amazonien. Pour leur part, les portraits des évêques et archevêques depuis l'Indépendance font directement écho aux

différents articles sur l'histoire du pays, en ce sens qu'ils dessinent le même lien continu avec le passé et la transmission de valeurs et de qualités partagées avec les *próceres* de la nation : patriotisme, sens du sacrifice, goût de l'effort, amour des arts et des lettres, curiosité scientifique, dévouement à l'intérêt général. L'ouvrage ne peut pourtant pas ne pas évoquer la séparation de l'État et de l'Église, houleuse, et montrer là des conflits qui nuiraient à la représentation d'un Équateur uni. Il ne retient toutefois que le rôle de Federico González Suárez et son action pacifique, si bien que l'Église, toujours au service de la nation, est présentée comme un facteur de paix, ennemie des armes et de la violence, traits culturels et moraux qui seraient partagés par l'ensemble des Équatoriens. Aussi des formes de religiosité populaires, les cultes à « la imagen de nuestra Señora de la merced de Quito » ou bien à « nuestra Señora del Quinche » (p. 100-101, t.2), peuvent-ils devenir des facettes de l'équatorianité au même titre que le goût pour les arts et les lettres.

Une autre institution envahit littéralement l'espace textuel dès le premier tome, l'Instruction publique, qui est également l'objet d'un article fourni dans le second tome, « La Instrucción Pública de 1830 a 1930 ». Tous les établissements d'enseignement du primaire au supérieur, toutes les avancées législatives, toutes les réformes sont inventoriés et illustrés par de très nombreuses photographies d'écoles, de collèges, d'universités, de bibliothèques. Cette monstration met en scène la civilisation en marche dans sa lutte contre la barbarie, pour dépeindre l'Équateur comme une nation de la culture – au sens académique et savant du terme – et de valeurs morales supérieures. L'approche historique ne manque pas, en effet, de rappeler les obstacles nombreux, mais pour mieux pointer une évolution continue du progrès, grâce au génie équatorien, les expressions « entusiasmo » – notamment « entusiasmo por la cultura » – étant récurrentes. L'histoire de l'Instruction publique se confond alors avec celle du « progreso intelectual » de la nation, que donne à voir le graphique du nombre des élèves du primaire de 1840 à 1930, sous la forme d'une ligne en ascension rapide et constante (p. 318, t. 2).

Enfin, et pour ne pas multiplier les exemples, le recensement d'un patrimoine culturel noble inclut le journalisme, notamment dans « Apuntes sobre el periodismo en el Ecuador, 1792-1930 ». L'histoire du journalisme est associée à un « despertar político » qui est aussi un éveil du sentiment patriotique, « un despertar de la conciencia nacional » (p. 329, t. 2), dont les activités journalistiques contemporaines se veulent l'aboutissement en 1930. Le premier journaliste « équatorien », présenté comme le pionnier de la presse nationale avec *Primicias de la Cultura de Quito*, est ainsi Espejo. Il est un « heraldo ecuatoriano del advenimiento de Bolívar y los suyos » (p. 323, t. 2), en tant que critique de la tutelle de la Couronne dans *La escuela de la Concordia* et précurseur de la rupture avec la métropole au sein de la *Sociedad patriótica de amigos del país*. L'inventaire détaillé de tous les journaux fondés depuis 1830 peut alors

inscrire ces derniers dans le sillage du pionnier Espejo, en tant que défenseurs de la démocratie et promoteurs du débat d'idées. C'est d'ailleurs à l'aune du degré de persécution des journalistes ou, au contraire, des libertés accordées à ces « martyrs de la culture » que se mesure le progrès en marche en Équateur ; si bien qu'en 1930, l'Équateur ferait partie, à en croire le contributeur, des grandes nations du journalisme latino-américain :

Ilustre y numerosa es la pléyade de escritores que, en el siglo XIX, crearon el periodismo nacional. Gracias a ello, el Ecuador está al frente de los países latinoamericanos, porque ninguno de estos países produjo a Vicente Solano, a Juan Montalvo ni a Manuel J. Calle. (p. 342, t. 2)

Les legs du journalisme équatorien, manifestes dans l'orgueil que suscitent en 1930 « tan insignes antepasados » (p. 343, t. 2), appuient et redoublent à leur tour la monstration à l'œuvre dans les articles portant sur l'histoire nationale, celle de la *historia patria*, qui construit une galerie des grands hommes en panthéonisant les *próceres* et les acteurs politiques plus récents présentés comme des moteurs du progrès national. Outre qu'elle exalte la fierté patriotique des lecteurs, cette monstration élabore un roman national sous la forme d'un récit qui attribue à l'équatorianité la continuité d'un sujet. La formation de la nation apparaît comme l'accomplissement d'un projet séculaire, marqué d'étapes et de prises de conscience que les articles du présent ouvrage s'emploient à faire apparaître *a posteriori* comme plus ou moins décisives mais qui, toutes, pointent une manifestation identique : celle de soi, de la personnalité nationale, du génie équatorien. Cette représentation consiste à croire – et à faire croire – qu'une substance invariante s'est transmise entre les générations qui se sont succédé. Elle consiste aussi à faire croire que cette évolution était la seule possible, qu'elle représentait un destin³². La démarche de patrimonialisation de ce « monument de papier » sélectionne rétrospectivement les aspects de cette évolution, de façon à ce que tous les lecteurs – valorisés – se perçoivent comme les membres d'une même communauté autour d'un héritage qui donne à voir et met en scène le roman national.

Les éléments invisibilisés : entre ignorance et folklorisation

La démarche de patrimonialisation à l'œuvre propose un modèle culturel qui peut être considéré comme « un artifice, à côté des rapports sociaux réels »³³. Nous l'avons vu, des pans entiers de la réalité nationale sont occultés chaque fois qu'ils font état d'un déficit en termes de paix, d'union, de progrès, de modernité. Il est pourtant des groupes qu'on ne peut pas ne pas voir dans l'Équateur de 1930, qui représentent une moitié de la population : les Afrodescendants et les Indiens. Leur présence physique mais aussi

³² Étienne BALIBAR, Immanuel WALLERSTEIN, *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, p. 125.

³³ Alain MOREL, *op. cit.*, en ligne.

culturelle est bien réelle. Toutefois, elle est réduite à la portion congrue dans l'espace textuel, ou alors, réifiée, elle est reformulée et travestie pour servir la (dé)monstration.

Les populations afro-équatoriennes sont à peine évoquées. Et pour cause : elles incarneraient les stigmates d'une barbarie condamnable culturellement et moralement. Aussi, quand le texte les évoque, est-ce en termes dénigrants, comme l'illustre l'article sur le patrimoine musical qui associe la marimba et les « danzas de negros » à des vices propres à la « raza negra » :

La raza negra – es bien sabido de todos – tiene una inclinación irresistible al baile. El negro – ocioso por naturaleza, apático e indolente – pasa lo más del tiempo sin trabajar : nada le importa la miseria de los suyos, ni su propia miseria. El descanso es su mayor delicia. (p. 217, t. 2)

Dépeint comme un grand enfant irresponsable et soumis à ses instincts, en quête de plaisirs immédiats et d'ailleurs toujours joyeux, le Noir – car c'est toujours génériquement, par une généralisation systématique qu'il est présenté – se réfugie dans la danse sans que lui importent ni l'élégance ni la beauté de la musique. Le discours paternaliste, quand il n'est pas méprisant, considère les traditions musicales afro-équatoriennes comme indignes d'intérêt ; il disqualifie les danses en les ramenant à un rythme basique, répétitif et irritant pour une oreille « civilisée », s'exclamant même : « No les aburre la monotonía : ¡como serán esos nervios!... » (p. 218, t. 2)

À l'instar d'autres pays latino-américains et plus particulièrement andins, l'Équateur se présente également comme une mosaïque de différents peuples autochtones³⁴ qui, malgré la Conquête, la Colonie et un siècle de vie indépendante, sont parvenus, en 1930, à conserver leur identité culturelle et leur langue. Or, cette variété n'est que rapidement évoquée ; les peuples indiens sont essentiellement présentés comme un tout générique *indígena* et souvent assimilés aux *campesinos*. Cette représentation simplificatrice et schématisante autorise une forme d'invisibilisation qui repose tantôt sur une muséification, tantôt sur une folklorisation des cultures indiennes. C'est à ce titre et à ce prix que l'élément indigène peut espérer faire partie, et ce très partiellement, du patrimoine culturel national.

La démarche muséifiante tend à présenter l'Indien – génériquement posé – comme un vestige du passé, un passé révolu qui appartient à la « Prehistoria », à une pré-histoire, à un avant de l'équatorianité. S'il correspond à la « noche de la historia », à une étape « oscura » (p. 1, t. 1), il permet néanmoins de valoriser l'héritage équatorien. De

³⁴ Le Consejo de Desarrollo de las Nacionalidades y Pueblos del Ecuador (CODENPE), aujourd'hui, recense les « Kichwa de la Amazonía, Awá, Chachi, Épera, Tsa'chila, Andoa, Shiwiar, Waorani, Siona, Cofán, Secoya, Shuar, Sapara, Quijos y Achuar. Además de la diversidad de pueblos pertenecientes a la nacionalidad Kichwa: Pasto, Otavalo, Natabuela, Karanki, Kayambi, Saraguro, Palta, Kañari, Salasaka, Chibuleo, Kisapincha, Tomabela, Waranka, Panzaleo, Puruwá, Manta, Huancavilca y la Nación originaria Kitu Kara », site du CODENPE, en ligne, consulté le 3 novembre 2013, http://www.codenpe.gob.ec/index.php?option=com_content&view=article&id=161&Itemid=465

nombreux articles reviennent sur la dynastie des Shyris et le glorieux *Reino de Quito* pour rappeler que, bien qu'ils représentent un déficit de civilisation, ceux-ci sont néanmoins porteurs d'un potentiel moral que les Équatoriens, plus tard, réaliseront : le courage et la ténacité. L'article consacré aux forces armées, « Ejército y Marina del Ecuador », repère ainsi dans l'organisation militaire des Shyris certains traits caractérisant les valeurs et le comportement du soldat équatorien contemporain. Toutefois, cet Indien héroïque du passé est invoqué comme une figure désincarnée ; en outre, il ne survit à aucun moment dans l'Indien du présent, mais seulement dans l'esprit énergique et courageux des forces armées nationales :

Evocamos las sombras de todos aquellos que, con el arma en el brazo, arco, flecha, mosquete o fusil, vistiendo el distintivo de los ejércitos, se sacrificaron por sus ideales, para iniciar este trabajo que, en pocas líneas, debe señalar el desarrollo de las instituciones armadas del Ecuador, país cuya conciencia, límpida y pura, refleja en su Ejército, Institución que encarna, fundamentalmente, sus actividades en la gestación, desenvolvimiento y madurez de nuestras instituciones sociales. (p. 261, t. 1)

En d'autres termes, la figure d'un Indien héroïque du passé fait partie de l'héritage national mais de façon secondaire et accessoire, car elle pèse peu – voire rien pour certains auteurs – dans la définition de l'équatorianité. D'ailleurs, aucune illustration de ruines précolombiennes, pas même celles d'Ingapirca, n'est proposée ; seul le texte mentionne ces dernières, et encore, en une seule occasion et fort brièvement, alors que les splendeurs de l'héritage architectural colonial et la modernité des édifices contemporains satureront espaces textuels et iconographiques.

L'Indien du présent occupe également un espace restreint dans l'économie de l'ouvrage. Les articles portant sur les cantons pourtant peuplés d'Indiens invisibilisent ces derniers par un silence sidérant. Par exemple, le canton Colta est essentiellement présenté comme un centre industriel, « un apreciable centro comercial » (p. 342, t. 1), ce qu'attestent les photographies, dont celle de « la estación ferroviaria y los Molinos eléctricos » (p. 349, t. 1). Quelques lignes seulement sont consacrées aux Indiens, lesquels ne sont même pas désignés comme tels, mais par la tournure « sus elementos nativos » (p. 350, t. 1). Cette formulation fonctionne comme un euphémisme qui évite l'emploi de *indio* ou *indígena*, comme si ces termes, associés au pôle de la barbarie, étaient foncièrement négatifs et devaient démentir la représentation d'une Colta civilisée. L'expression « sus elementos nativos » neutralise les Indiens dans leur dimension culturelle et sociale, car elle dépersonnalise et désethnicise, tandis que l'usage du possessif les chosifie. Ce processus anticipe en réalité le futur proche, du moins celui qu'annonce l'article de façon performative : l'Indien, stigmaté de la barbarie, est appelé à disparaître. Il va devenir un citoyen comme les autres, car il doit sous peu adopter le « bon » modèle culturel, à savoir le modèle culturel dominant, celui des élites qui fabriquent l'ouvrage. En effet, il va être absorbé par le progrès en marche, inéluctable dans la « altiva y floreciente ciudad de Colta », grâce à l'action civilisatrice

de « la instrucción primaria », « el decrecimiento periódico de aquella negra mancha de la humanidad llamada analfabetismo », « el aseo y la salubridad pública », « la urbanización constante » (p. 350, t. 1). Les Indiens sont là invisibilisés, en ce sens qu'ils sont représentés comme en voie de disparition, en sursis.

La figure de l'Indien en tant que vestige hérité de la préhistoire et appelé à disparaître dans un avenir proche autorise sa patrimonialisation. Dans plusieurs articles, en effet, l'Indien, quoique associé au pôle de la barbarie, est envisagé comme un possible élément du patrimoine culturel national. En témoigne la formule « nuestro indio », récurrente : l'Indien serait un élément patrimonial au même titre que l'architecture coloniale, les volcans, « nuestro oriente » ou « nuestra literatura ». En tant qu'élément patrimonial, il reste toutefois secondaire, car réduit à une touche pittoresque. Réifié, chosifié, il est un objet inerte et mis à distance. Cette mise à distance – qui ne manque pas d'ambiguïtés – permet de le requalifier en objet folklorique, nouvelle manifestation de son invisibilisation. L'Indien n'a en effet plus qu'une fonction : distinguer ; en l'occurrence, donner cette tonalité exotique qui permet à l'équatorianité de se différencier, mais une tonalité si légère qu'elle n'entame en rien la représentation d'une nation entièrement tournée vers la modernité. Au mieux pittoresque, il reste toujours une figure de l'altérité pour le « nous » de l'équatorianité.

La figure de l'Indien apparaît alors comme figée dans un décor naturel et rural, tel un élément du paysage. Seul un article, consacré à Otavalo, s'attarde davantage sur les Indiens du présent, mais avec un paternalisme et une condescendance qui tiennent toujours ce dernier à distance. Les Indiens d'Otavalo semblent y connaître un degré de développement culturel supérieur aux autres Indiens du pays :

El Cantón Otavalo tiene, en su demarcación territorial, un crecido porcentaje de población indígena. Pero los indios de esta comarca se han diferenciado notablemente de los de otras de la República, por sus mejores hábitos, por sus más racionales y más correctos modos de trabajo y de vida. Hasta por sus vestidos aseados y vistosos se diversifican de los demás. (p. 401, t. 1)

L'Indien d'Otavalo serait davantage prédisposé à la civilisation en raison d'attributs qui rejoignent les valeurs dominantes : raison, décence, urbanité, hygiène, goût du travail. Pour preuve, la seule photographie d'un Indien dans les deux tomes de cette immense compilation est celle d'un Indien d'Otavalo assis derrière un métier à tisser et en plein travail (« Un Indio de Otavalo trabajando en su taller » p. 405, t. 1). Force est de le constater, si l'Indien fait ici l'objet d'un commentaire et d'une illustration, c'est, d'une part, parce que, réifié, il permet de « distinguer » Otavalo au sein du territoire national. D'autre part, ce portrait débouche sur un appel aux autorités publiques en faveur d'une énergique politique de « civilisation », entendons par là d'acculturation des Indiens. Car c'est en termes de « problème indien » que la question de leur présence se pose à Otavalo ; leur intégration à la culture dite nationale, la culture dominante, se présente comme la seule solution possible à ce problème. Les Indiens, perçus comme un

« eux », comme une figure de l'altérité, doivent disparaître pour consolider le « nous » national.

3. Patrimoine et identité nationale : les traits de l'équatorianité

El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930 dessine, par le biais de l'inventaire patrimonialisant, le portrait idéalisé d'un Équatorien essentialisé, un archétype à transmettre aux futures générations comme le modèle sur lequel envisager la poursuite du processus de construction nationale. L'élaboration de l'archétype repose sur la monstration d'une multitude d'éléments « sémiophores », répétés et déclinés, alors que d'autres éléments sont minorés voire passés sous silence. La monstration, à notre sens, articule trois idées clé, présentées comme des invariants de l'équatorianité : abnégation patriotique, recherche de la paix et souveraineté sur le sol. Abnégation patriotique, car l'ouvrage s'efforce de montrer des citoyens – grandes figures de l'histoire mais aussi anonymes – soucieux de l'intérêt général, dévoués à la communauté nationale et, le cas échéant, disposés à se sacrifier pour la Patrie en danger ; recherche de la paix, car les différents rebondissements de l'histoire nationale sont dépeints comme un cheminement certes difficile, mais continu vers la construction d'institutions publiques stables, garantes du respect des droits des citoyens, lesquels se reconnaissent dans l'État national et accomplissent leurs devoirs de façon responsable, afin que règne un ordre harmonieux ; souveraineté sur le sol, enfin, car les articles proposés dessinent une carte nationale extrêmement détaillée, où les *patrias chicas* ne se font pas concurrence entre elles, ni ne font concurrence à la *patria grande* mais, au contraire, nourrissent cette dernière. Ces trois dimensions, dans l'ouvrage, sont parfaitement complémentaires voire se recoupent, si bien que le lecteur peut avoir le sentiment que des notions de nature aussi différentes que le patriotisme, l'État et ses institutions, le territoire se superposent parfaitement. Il en résulte la représentation d'un ensemble Équateur profondément ancré dans le sol, uni, solidaire et foncièrement pacifique.

Un roman national valorisant : honneur et paix

Une idée scandée tout au long de l'ouvrage est que l'histoire nationale a été construite par des grands hommes incarnant des vertus propres au génie équatorien : courage, ténacité, esprit d'entreprise, générosité, patriotisme, sens du sacrifice. Ces figures héroïques s'inscrivent dans une continuité ininterrompue qui dessine une filiation dont les Équatoriens de 1930 sont les porteurs et dont les générations futures hériteront. La panthéonisation à l'œuvre exalte le sentiment patriotique des lecteurs équatoriens contemporains, mais elle donne aussi à voir à des lecteurs étrangers la dignité morale d'une nation toute entière. Les événements sanglants, les conflits, les actes de trahison qui ont divisé la nation sont, pour leur part, évoqués

superficiellement ; ils sont même invisibilisés en ce sens qu'ils sont présentés comme des obstacles ponctuels mais inévitables, que les héros ont su néanmoins surmonter avec patience, intelligence et volonté. En définitive, ils sont de simples accidents de l'histoire sur la route inéluctable du progrès et de l'unité nationale.

En témoigne la première illustration, que l'éditeur place avant même le prologue. Il s'agit du portrait de « S. E. el Libertador Simón Bolívar, padre y fundador de cinco Naciones », un imposant portrait de pied de Bolívar en uniforme et l'épée au poing, la main placée dans le veston à l'instar d'un Napoléon dont il est ici un avatar national glorieux. Avec cette incarnation de l'épopée fondatrice de l'Équateur, l'ouvrage s'ouvre sur la grandeur militaire, le courage et l'énergie du héros, qualités historiquement et spirituellement fondatrices de l'équatorianité. L'ouvrage-monument se veut d'ailleurs lui-même une manifestation de ce génie national : il est guidé, comme l'affirme le prologue, par un « un entusiasmo patriótico rayano en abnegación y quizás en alguna clase de sacrificio... », termes utilisés dans tous les portraits des pères fondateurs de la nation.

Le discours patrimonialisant tenu par l'ouvrage postule également l'existence d'une culture immémoriale, celle des Shyris, qui prend racine dans un lointain passé. Nombreux sont les articles, qu'ils traitent de musicologie, d'architecture, d'art militaire, de la vie d'un canton ou d'une province, à évoquer le *Reino de Quito* et ses moments de gloire. Le recours à des érudits, tels les illustres collaborateurs de l'ouvrage, assoit la légitimité du récit fondateur. Le patrimoine historique ici exhibé se prête alors au consensus : « L'unanimité est de rigueur et il favorise l'instauration, *a posteriori*, de rapports fusionnels »³⁵. Il favorise une mise en scène des héritages qui est une mise en scène pour soi : il « invente » un roman national valorisant.

Le roman national constitue l'espace où histoire et discours politiques se nouent dans un horizon civique. Il repose ici sur une série de figures identificatoires exemplaires selon une tonalité sentimentale qu'illustre particulièrement la galerie des *próceres*, érigée dès les premiers articles du tome 1, notamment dans « Resumen histórico del Ecuador de 1830-1930 ». *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* prend en charge le récit chargé de l'édification d'une conscience nationale, en posant des jalons biographiques à travers l'évocation des grands hommes, et chronologiques à travers des événements emblématiques, afin de construire une vision héroïsée du passé, censée donner à voir la grandeur nationale. Simultanément, le récit historique proposé inscrit les faits dans une trajectoire continue et fluide, celle d'une trajectoire vers le progrès, qui doit se prolonger dans l'avenir immédiat. À l'instar du roman familial freudien, ce roman national met de l'ordre dans les faits et donne une cohérence au passé, quitte à modifier, enjoliver, travestir. Il mobilise les affects,

³⁵ Alain MOREL, *op. cit.*, en ligne.

admiration, pitié, rejet, et dépasse en cela les différences culturelles et sociales, les appartenances politiques et régionales – souvent clivantes – des lecteurs équatoriens. Il assume alors pleinement une mission homogénéisatrice.

La seconde idée structurant la (dé)monstration, et qui découle directement de la première, est celle d'une recherche constante et continue de la paix par des moyens démocratiques. L'ouvrage dépeint la modernité politique d'une démocratie équatorienne garante de l'ordre et de la paix intérieure, car respectueuse du Droit et de la Loi. Les différents articles rappellent, chacun à leur échelle et depuis le domaine qu'ils traitent, que l'État équatorien, selon une conception hobbesienne, restreint les droits naturels de chacun pour mieux garantir la vie, la sécurité et l'ordre pour tous. Objet du consensus des citoyens, cet État serait la résultante d'un système de représentation démocratique et, partant, le garant d'une véritable souveraineté. Il se nourrit du sentiment civique de ses habitants, idée scandée tout au long de l'ouvrage : « La República continúa al presente en los límites de una administración honrada y patriota, sujeta a los dictados de la Constitución y las Leyes. Hay libertad, hay empeño cívico en los Magistrados, honor y conciencia en el espíritu público. » (p. 168, t. 1)

En témoigne l'importance accordée aux droits et aux devoirs du citoyen dans les articles traitant de la vie politique et du fonctionnement institutionnel, des textes constitutionnels et des différents codes, des partis politiques et de leur programme. Ainsi le tome 1 reproduit-il les programmes des trois grands partis politiques équatoriens en 1930, le Parti conservateur, le Parti libéral, le Parti socialiste, sans commentaire, sans prendre parti. Ce faisant, il présente la vie politique nationale comme un espace pacifié et orienté vers le débat des idées plutôt que les armes. De même, la synthèse « Cartas políticas. Legislación. Reformas sucesivas » résume les évolutions des Constitutions comme une consolidation du respect des droits individuels fondamentaux, dont la Constitution en vigueur en 1930 serait l'aboutissement naturel, puisque la plus respectueuse de la « dignidad del hombre y del ciudadano » (p. 180, t. 2). Cette (dé)monstration est renforcée par les présentations du code civil, du code pénal, du code du commerce, mais aussi par celles des « leyes secundarias » telles que la « Ley de accidentes del Trabajo, la de Fomento de la Agricultura, la de Estadísticas y varias otras » (p. 187, t. 2).

Les droits et les devoirs du citoyen sont présentés comme des liens invisibles mais fondamentaux, au même titre que la langue. En outre, leur évolution continue depuis 1830 ferait entrer l'Équateur parmi les grandes nations démocratiques en 1930. Le pays, nation pacifique, se caractériserait ainsi par un mode d'expression politique bannissant les formes violentes, révolutions, coups d'État, putschs, lesquelles sont reléguées à un passé révolu ; au contraire, il privilégierait, en 1930, ce suffrage à travers lequel l'Équatorien agirait de façon civique et responsable, et réaliserait sa nature profonde,

réfléchi et paisible. Les troubles politiques qui caractérisent la vie nationale en 1930 sont totalement invisibilisés.

Une identité territorialisée : la souveraineté sur le sol

La troisième idée, centrale, également déclinée tout au long de l'ouvrage, est celle d'une souveraineté sur le sol, si bien que les différents articles peignent une identité fondamentalement territorialisée³⁶. Ils entreprennent en effet un véritable quadrillage du territoire national, province par province, région par région. Ce faisant, pour reprendre les termes du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, l'ouvrage conçoit moins le territoire comme un simple « espace à métrique topographique », que comme un « agencement de ressources matérielles et symboliques capables de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu ou ce collectif sur sa propre identité »³⁷. En l'occurrence, l'ouvrage contribue à l'élaboration d'une « communauté imaginée » selon les termes de Benedict Anderson, où même si un individu ne peut connaître tous les membres de la communauté nationale, il est capable de se la représenter. Cette opération se construit en lien avec la spatialité, par la production et l'appropriation symbolique d'un « territoire imaginé » commun, qui dépasse le cadre local des *patrias chicas*, des particularismes et des régionalismes, si prégnants en Équateur : bien que l'individu ne puisse connaître le territoire national dans sa totalité, il le reconnaît comme un chez soi³⁸. Ce double processus d'élaboration d'une « communauté imaginée » et d'un « territoire imaginé » est à l'œuvre dans les deux tomes qui, quel que soit le domaine traité, dessinent en mots et en images une carte nationale relevant, à notre sens, d'un processus élémentaire de « représentation de soi »³⁹.

À ce titre, l'espace textuel accorde une importance primordiale aux notions spatiales. Nous l'avons vu, réseau hydraulique, reliefs, climats, faune et flore, rien n'échappe à l'effort d'inventaire d'un patrimoine naturel auquel s'emploient tous les champs des sciences. De même, l'évocation de l'Indien réifié et muséifié du passé sert la (dé)monstration d'un enracinement précoce dans le sol. Les renvois au *Reino de Quito* dépeignent un territoire organisé depuis un temps immémorial autour de la

³⁶ Voir également à ce sujet Emmanuelle SINARDET, « L'équatorianité, une identité territorialisée : l'exemple de *La ecuatorianidad* (1942) de Jacinto Jijón y Caamaño », *Hisal, HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, n° 4, 2010, article en ligne, consulté le 4 novembre 2013, <http://www.hisal.org/revue/article/Sinardet2010-2>

³⁷ Jacques LÉVY, Michel LUSSAULT, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 910.

³⁸ Benedict ANDERSON, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, p. 19.

³⁹ Etienne BALIBAR, Immanuel WALLERSTEIN, *op. cit.*, p. 128.

matrice identitaire quiténienne, dont les contours rappellent ceux de l'Équateur contemporain⁴⁰.

La construction de ce « territoire imaginé » est renforcée par la constante évocation du différend frontalier péruano-équatorien. Si la question du territoire et des frontières se pose dès la naissance de l'État équatorien, elle devient un véritable enjeu identitaire avec la révolution libérale de 1895 qui instrumentalise le différend péruano-équatorien pour nourrir un discours patriotique associant l'équatorianité à un territoire qui serait menacé par des ennemis sournois et puissants. Les conflits frontaliers sont alors à l'origine d'une dynamique d'identification de chaque Équatorien à une cause commune, facteur de cohésion nationale : la défense du sol sacré de la Patrie. *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930* assume à son tour ce discours identitaire en revenant à de nombreuses reprises sur le litige avec le Pérou pour rappeler le bien-fondé des revendications équatoriennes sur le fleuve Amazone et ses rives⁴¹. La région amazonienne est d'ailleurs présentée comme un élément du patrimoine équatorien qui doit être en tant que tel conservé, en dépit et en raison même de la menace péruvienne :

El Oriente amazónico. – Ahora cúmplenos referirnos, una vez más, a nuestro oriente, patrimonio ecuatoriano tan glorioso como valioso y bello, que si cuanto antes y en las mejores condiciones no se delimita en arreglo directo con el Perú, corre peligro de quedar en más de su mitad, perdido para el Ecuador. (p. 151, t. 2)

Plusieurs contributeurs, dont Julio Tobar Donoso et Isaac J. Barrera, sont, rappelons-le, des diplomates et juristes missionnés par l'État pour défendre la position équatorienne face au Pérou dans les arbitrages internationaux. En insistant sur l'urgence de défendre l'intégrité territoriale, ils contribuent à dépeindre une nation unie sur et par le sol.

Surtout, l'organisation de l'ouvrage n'est pas seulement thématique, mais géographique. Si la moitié des articles porte sur des aspects culturels à l'échelle nationale, sur la *Patria grande*, l'autre moitié recense les *Patrias chicas*, provinces, capitales régionales, voire cantons : par exemple, « Provincia de Pichincha », « Guayaquil, primer puerto de la República », « La ciudad de Cuenca », « Síntesis monográfica de la provincia del Chimborazo », « El Cantón Colta », « Provincia de

⁴⁰ L'ouvrage tend à dépeindre la stabilité d'un territoire transmis dans le temps depuis les Shyris : « Hijos de Imbabura, pobladores de Caranqui, defensores de Atuntaqui, Nativos de Latacunga, Huancavilcas, Cañarís, Puruháes, Chimbos y Tiquizambis, en la larga sucesión de los Shyris, van formando sólidamente el Reino de Quito, que luego alcanzaría, cuando el Shyri XII, una enorme extensión y una unidad completa [...] » (p. 261, t. 1)

⁴¹ La défense des intérêts frontaliers équatoriens amène toute une génération de juristes, diplomates, hommes politiques et intellectuels, à développer des argumentaires favorables à l'Équateur, dans des ouvrages de droit international qui se multiplient au cours des vingt premières années du 20^e siècle. Voir Emmanuelle SINARDET, « Nation, mémoire et équatorianité (1895-1915) : la littérature d'histoire des frontières », *América – Cahiers du CRICCAL, Mémoire et culture en Amérique latine II*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, n° 31, 2004, pp. 271-278.

León », « Provincia del Tungurahua », « Provincia de Imbabura ». Notons que cet inventaire privilégie les délimitations administratives pour définir les territoires : il produit une représentation politique de l'espace qu'il associe systématiquement à l'État, garant d'une souveraineté qui est aussi une souveraineté sur le sol.

L'énumération des différentes entités territoriales administratives tend à créer un portrait-puzzle, où chaque pièce compose l'image de la nation en termes de complémentarité et jamais de concurrence. L'Équateur est la somme et l'union de ses provinces et de ses cantons, sans rivalité entre ces derniers, ni entre les échelons locaux et nationaux. Les particularismes et le régionalisme exacerbé, sources de tensions dès l'Indépendance, sont ainsi passés sous silence. Les articles n'évoquent que des différences légères entre les entités ; il en dresse un portrait culturel homogène qui décline les traits censés qualifier le génie national. Tous les cantons et provinces partageraient le même patriotisme, le sens du sacrifice, la volonté de promouvoir l'instruction et la culture, le souci du développement des infrastructures et des activités commerciales. Les pièces de ce puzzle spatial équatorien représentent autant de facettes du « nous » national : ils sont les éléments de cette « communauté imaginée » définie par Anderson, sur la base d'un « territoire imaginé ».

Ce quadrillage systématique de l'espace national explique que l'ouvrage puisse sembler redondant. Ainsi les longs articles « Apuntaciones monográficas de algunas ciudades principales », de quelque 100 pages, et « Algunos cantones de ejemplar prosperidad en la República », d'une quarantaine de pages, reviennent-ils à l'échelle des *Patrias chicas* sur des formes d'organisation municipales, des infrastructures, des collèges et universités qui ont été présentés par ailleurs dans les articles portant sur la *Patria grande*. La redondance, en réalité, sert la stratégie de monstration sur les modes de la répétition et de la déclinaison : l'Équateur s'ancre dans son territoire, qu'il occupe et sillonne méthodiquement, pour construire la nation moderne et instruite que les auteurs de l'ouvrage appellent de leurs vœux. Le quadrillage autorise une déclinaison des traits de l'équatorianité appliqués aux quatre points cardinaux du pays. Les titres des articles, qui zooment sur des éléments conformes à l'idéal du progrès, parlent d'eux-mêmes. Chaque nom de province est associé à des « sémiophores » de la modernité et de la civilisation, tels les établissements d'enseignement ou les infrastructures : « Guayaquil, primer puerto de la República / Servicio de luz, calor y fuerza en el puerto / Canalización, pavimentación y agua potable », « La ciudad de Cuenca / Colegio Nacional "Benigno Malo" », « Síntesis monográfica de la provincia del Chimborazo / Colegio Nacional "Maldonado" de Riobamba », « Provincia de León / El Colegio "Vicente León" », « Provincia del Tungurahua / Colegio Nacional Bolívar de Ambato », « Provincia de Imbabura / Colegio Nacional "Teodoro Gómez de la Torre" ».

Conclusion

El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930, « monument de papier » de l'équatorianité, contribue à démontrer que le patrimoine culturel fonctionne comme le principal support de l'identité nationale, dans la mesure où il la façonne comme une entité transcendante soustraite au temps et comme un génie extratemporel. Il annonce aussi la prise de conscience de la nécessité d'une action de conservation de l'héritage commun, en vue de sa transmission aux générations futures. Une étape déterminante vers une politique de préservation du patrimoine national sera la fondation la *Casa de la Cultura Ecuatoriana* en 1944 par Benjamín Carrión, alors que le pays vient de se voir amputé d'une partie importante de son territoire amazonien au profit du Pérou par le Protocole de Rio de Janeiro signé en 1942⁴², amputation traumatisante qui met en évidence la fragilité du patrimoine et à laquelle la *Casa de la Cultura Ecuatoriana* se veut une réponse culturelle⁴³. Y est adossée la *Dirección de Patrimonio Artístico*, créée en 1945.

La dynamique ainsi lancée débouche sur la définition de politiques et d'outils de conservation du patrimoine qui aboutissent à la création de l'*Instituto Nacional de Patrimonio Cultural* (INPC) en 1978, qui remplace la *Dirección de Patrimonio Artístico* et se voit chargé de « investigar, conservar, preservar, restaurar, exhibir y promocionar el Patrimonio Cultural en el Ecuador ; así como regular, de acuerdo a la ley, todas las actividades de esta naturaleza que se realicen en el país »⁴⁴. Son action est renforcée par l'inscription de Quito au Patrimoine Culturel de l'Humanité, le 8 septembre de la même année, qui fait de la capitale équatorienne, avec Cracovie, l'une des premières villes à figurer sur la prestigieuse liste de l'UNESCO⁴⁵. La politique de conservation patrimoniale se dote également des outils nécessaires à son action, avec la *Ley de Patrimonio Cultural* complétée le 2 juillet 1979, toujours en vigueur aujourd'hui⁴⁶.

Depuis, la dynamique est double. D'une part, elle vise à consolider les outils de préservation. Le patrimoine culturel est ainsi défini comme un bien juridiquement protégé, et le Code pénal est réformé par la loi n°99-49 du 25 janvier 2000 pour introduire la notion de « délits contre le Patrimoine culturel »⁴⁷. D'autre part, elle élargit

⁴² L'Équateur cède alors au Pérou quelque 278.000 km² de territoires, essentiellement amazoniens.

⁴³ Anne-Claudine MOREL, « Las "políticas culturales" en la Casa de la Cultura Ecuatoriana entre 1944 y 1957 : desavenencia o armonía entre Benjamín Carrión y Pío Jaramillo Alvarado », *Ecuador debate*, n° 81, 2010, pp. 75-92.

⁴⁴ Decreto Supremo 2600 del 9 de junio de 1978, *Registro Oficial* n° 618, 29 de junio de 1978.

⁴⁵ UNESCO, Intergovernmental Committee for the Protection of the World Cultural and Natural Heritage, *Final Report*, Washington D. C., 5 to 8 september 1978, en ligne, consulté le 2 novembre 2013, <http://whc.unesco.org/archive/repcom78.htm#2>

⁴⁶ Ley de Patrimonio Cultural del 2 de julio de 1979, *Registro Oficial* n° 865, 2 de julio de 1979.

⁴⁷ Ley Reformativa al Código Penal n° 99-49, *Registro oficial* n° 2, 25 de enero de 2000.

les composantes de ce patrimoine. Les éléments invisibilisés par *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, indiens et afro-équatoriens en tête, sont désormais considérés comme une richesse et pleinement visibles, comme en témoigne encore la loi n°99-49, dans le sillage de la Constitution de 1998. L'article 62 déclare :

La cultura es patrimonio del pueblo y constituye elemento esencial de su identidad. El Estado promoverá y estimulará la cultura, la creación, la formación artística y la investigación científica. Establecerá políticas permanentes para la conservación, restauración, protección y respeto del patrimonio cultural tangible e intangible, de la riqueza artística, histórica, lingüística y arqueológica de la nación, *así como del conjunto de valores y manifestaciones diversas que configuran la identidad nacional, pluricultural y multiétnica. El Estado fomentará la interculturalidad, inspirará sus políticas e integrará sus instituciones según los principios de equidad e igualdad de las culturas.*⁴⁸

La prise en considération des cultures autochtones et afro-équatoriennes comme éléments à part entière de la culture nationale et, partant, leurs conservation, promotion et transmission sont réaffirmées dans les articles qui complètent la *Ley de Patrimonio Cultural* le 19 juin 2004⁴⁹, puis dans la nouvelle Constitution de 2008 qui proclame un État « unitaire » et « plurinational » dans l'article 1. Pour sa part, l'article 21 de la Constitution de 2008 contribue à rendre visibles ces « invisibles » du patrimoine culturel tel que les élites le définissaient encore en 1930, en proclamant :

Las personas tienen derecho a construir y mantener su propia identidad cultural, a decidir sobre su pertenencia a una o varias comunidades culturales y a expresar dichas elecciones ; a la libertad estética ; a conocer la memoria histórica de sus culturas y a acceder a su *patrimonio cultural ; a difundir sus propias expresiones culturales y tener acceso a expresiones culturales diversas.*⁵⁰

Références citées :

ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002.

BALIBAR Étienne, WALLERSTEIN Immanuel, *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, p. 125.

BERNIE-BOISSARD Catherine et al. (éd.), *Patrimoine et désirs d'identité*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Boletín Mensual del Banco central del Ecuador, Quito, Banco Central, n° 48, Año IV, 1931.

⁴⁸ *Idem*. Nous avons souligné la fin de l'article 62.

⁴⁹ Ley de Patrimonio Cultural. Codificación, *Registro oficial* n° 465-S, 19 de noviembre de 2004.

⁵⁰ Constitución Política del Ecuador, 2008, en ligne, document consulté le 2 novembre 2013, <http://www.mmrree.gob.ec/ministerio/constituciones/2008.pdf> ; nous avons souligné la fin de l'article 21.

BONNIOL Jean-Luc, CRIVELLO Maryline (éd.), *Façonner le passé. Représentations et cultures de l'histoire, XVI-XXI^e*, Université de Provence, 2004.

Consejo de Desarrollo de las Nacionalidades y Pueblos del Ecuador (CODENPE), site officiel, en ligne, consulté le 3 novembre 2013, http://www.codenpe.gob.ec/index.php?option=com_content&view=article&id=161&Itemid=465

Constitución Política del Ecuador, 2008, en ligne, consulté le 2 novembre 2013, <http://www.mmrree.gob.ec/ministerio/constituciones/2008.pdf>

Decreto Supremo 2600 del 9 de junio de 1978, *Registro Oficial n° 618*, 29 de junio de 1978.

LARREA STACEY Eduardo, *Las crisis económicas*, Quito, Imp. Fernández, 1940.

LEFÈVRE Sébastien, *Afro-mexicains : les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique, la danse et l'oralité*, Thèse de doctorat sous la direction du Professeur Françoise Aubès, soutenue le 9 novembre 2013, Université Paris Ouest Nanterre - La Défense.

LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

Ley de Patrimonio Cultural del 2 de julio de 1979, *Registro Oficial n° 865*, 2 de julio de 1979.

Ley de Patrimonio Cultural. Codificación, *Registro oficial n° 465-S*, 19 de noviembre de 2004.

Ley Reformatoria al Código Penal n° 99-49, *Registro oficial n° 2*, 25 de enero de 2000.

MARTINEZ Françoise, *Fêter la nation, Bolivie et Mexique pendant leur premier siècle de vie indépendante (1810-1925)*, Étude inédite de l'Habilitation à diriger des Recherches, soutenue le 21 septembre 2013, Université Diderot-Paris 7.

MARTINEZ J. Patricio, *Guayaquil, Noviembre de 1922, Política oligárquica e insurrección popular*, Quito, CEDIS, 1988.

MOREL Alain, « Identité et patrimoine », *Civilisations*, n° 42-2, 1993, en ligne, mis en ligne le 30 décembre 1996, consulté le 3 novembre 2013, <http://civilisations.revues.org/2296> ; DOI : 10.4000/civilisations.2296

MOREL Anne-Claudine, « Las "políticas culturales" en la Casa de la Cultura Ecuatoriana entre 1944 y 1957 : desavenencia o armonía entre Benjamín Carrión y Pío Jaramillo Alvarado », *Ecuador debate*, n° 81, 2010, pp. 75-92.

ORELLANA Gonzalo J. (éd.), *El Ecuador en cien años de independencia, 1830-1930*, Quito, Escuela Tipográfica Salesiana, 1931, deux tomes.

POMIAN Krzysztof, « Patrimoine et identité nationale », *Le Débat*, n° 159, mars-avril 2010, article en ligne, consulté le 2 novembre 2013, DOI : 10.3917/deba.159.0045

REYNAUD Alain, *Société, Espace et Justice*, Paris, PUF, 1981.

SARMIENTO Domingo, *Facundo o civilización y barbarie*, Madrid, Ed. Cátedra, 1989.

SINARDET Emmanuelle, « Nation, mémoire et équatorianité (1895-1915) : la littérature d'histoire des frontières », *América – Cahiers du CRICCAL*, Mémoire et culture en Amérique latine II, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, n° 31, 2004, pp. 271-278.

SINARDET Emmanuelle, « L'équatorianité, une identité territorialisée : l'exemple de La ecuatorianidad (1942) de Jacinto Jijón y Caamaño », *Hisal, HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, n° 4, 2010, article en ligne, consulté le 4 novembre 2013, <http://www.hisal.org/revue/article/Sinardet2010-2>

UNESCO, Intergovernmental Committee for the Protection of the World Cultural and Natural Heritage, *Final Report*, Washington D. C., 5 to 8 september 1978, en ligne, consulté le 2 novembre 2013, <http://whc.unesco.org/archive/repcom78.htm#2>

VILLALOBOS Fabio, « El proceso de industrialización hasta los años cincuenta », in AYALA MORA Enrique, *Nueva Historia del Ecuador*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1990, vol. IV, pp. 71-86.